

Fragment n°1

Quand des chiens s'écrasent sur le sol de nos humanités défailtantes
Surgit l'indigente banalité de sots plumitifs éjaculant une encre
[infertile.

Dans une atmosphère saturée d'émotions décomposées à fleur
[de peau,

Ils accouchent de répugnants cadavres exquis aux miasmes
[méphitiques.

Les grimauds présomptueux étranglent les mots de leurs bêlements,
Bande sonore de saturnales effrénées où copulent de funèbres
[diptères.

Tristes écrivillons de misère prostituant un art pour quelques
[pouces levés.

Les derniers oripeaux

Dans le royaume des sombres années des soleils morts,
Les chiens de lumière défilent en longues cohortes.

Dans le laboratoire de nos craintes se clonent les peurs.
Transfusion d'interrogations dans le sang des humanités,
Infusion d'hypothèses sinusoidales sous la peau des heures.
Des gratte-ciel déchirent l'aurore en grandes élancées.

Sous des oriflammes schizophrènes, le peuple s'endort.
Les derniers oripeaux d'une gloire usée ont pris la porte.

L'adieu à la matrice

Comment dire adieu après tant d'années ?

Toutes ces pulsions nocturnes inavouées,

Tous ces instants collectionnés à la hâte,

Consommés dans de vaines jouissances,

Puis ensevelis sous d'infâmes souillures.

La matrice des illusions est en surchauffe.

Dans les circuits siliconés à moitié fondus,

Des clichés interdits en strates stériles ;

Des vieilles bobines éventrées de films.

La machine à rêve crache des cauchemars.

Une ombre s'enlise dans la lueur des écrans.

Une main tremblante s'accroche à l'horizon ;

Un doigt hésitant reste suspendu à l'entrée.

Ultime hésitation avant l'amnésie salvatrice,

Une rédemption au rabais qui n'ose le pardon.

Fragrance virtuelle

Tous ces regards abîmés dans le bitume des rues,
ces bouches édentées qui s'ouvrent pour ne dire mot,
laissant pendre des langues inutiles et desséchées,

Toutes ces vies prostituées sur des écrans fissurés,
ces âmes dénudées éjaculant en coïts désabusés,
vautrées dans la grande partouze médiatique,

Toutes ces existences éclatées sur la toile,
ces traces de surmoi éraflant les banalités,
en injection par intraveineuse d'octets périmés,

Tous ces souffles égarés dans les convulsions,
ces projections nihilistes barbouillant les jours,
comme une rouille rongant chaque certitude.

Surf en noir et blanc

Sur une toile vaporeuse,
jeter un filet mordoré,
racler la vase des psychoses.
Dans l'ombre des phobies,
celles qui n'osent se dire
et encore moins s'écrire,
creuser la fange des névroses.
Sur des écrans déprimés,
gicler des ébauches de mots
en impuissante jouissance.
Exhaler un dernier espoir
sur des amours en noir et blanc
crucifiés sur des pixels morts.

Dans les arrière-cours

Elle court sur les firmaments des contes d'un soir.
Des patenôtres fanées glissent des lèvres gercées,
silencieuses suppliques vers un Emyrée intangible.
Sur une peau asséchée par des caresses faméliques,
seules restent les cicatrices telles des fictions tatouées.

Ses larmes suintent sur les arêtes d'un cœur fossilisé.
Dans les langueurs mélancoliques dégoulinant sur la nuit,
elle gratte longuement les strates de ses sentiments
révélant les sombres crevasses trépassées des courtisans,
les lentes érosions charnelles des amours fugitifs frelatés.

Dans les arrière-cours de vieilles putains estropiées,
Les chairs nues croupissent dans des vertiges partagés.
Des bouches en escapade s'égarent dans l'aphasie.
Mais allongée sur un matelas miteux, elle ne sait plus.
Juste courir sur les firmaments des contes d'un soir.

Fragment n°2

Dans les attachés-cases s'accroissent les frustrations,
les fragments de vies indexés sur le cours des actions,
les bilans comptables des larmes du petit capital,
les flatulences des déjeuners d'affaires thuriféraires.
Les oripeaux de la vanité brillent sous les néons.

Sur les routes goudronnées défilent les hominidés.
Les regards estropiés glissent sur les vagabonds.
Englués dans la fange des cités anonymes,
Étouffés dans les miasmes des mégapoles,
ils sont les étendards en lambeaux du progrès.

Fragment n°3

Je t'ai vu marcher à tâtons sur le fil d'un regard,
étrange funambule au pas hésitant et tremblant
égaré au-dessus d'une piste de cirque sans étoiles
autour de laquelle rouillaient des rangées de gradins.

Des clowns en haillons pleuraient sur ton passage.
Leurs rires s'effiloçaient sur des sanglots distendus
tandis que déteignaient sous les larmes les nez rouges.

Les cœurs escortés

Entre des caresses échevelées lovées sur des interrogations,
Des mains hésitantes vacillent en longs frissons sur la peau.
Alors que des regards humides s'échouent en souffles aveugles,
Des langues s'égarant parmi les pleins et les déliés des mots.

Imperceptibles tressaillements dans des bouches échanrées.
Traces de mercure oubliées sur les commissures des lèvres,
Gouttelettes projetées du baromètre brisé des lentes saisons
Comme une obole avant que les cœurs perfusés ne titubent.

Des marquis poudrés se donnent des airs de princes égyptiens
Tandis que leurs corps oscillent sur des pulsations noctambules.
Les sentiments tronqués creusent les murailles des absences.
Elles s'effondrent au réveil dans les crépuscules en sueur.

La chute des nervis

Dans l'avenue des multitudes anonymes,
des émotions viciées halètent dans le caniveau.

Sur le goudron s'impriment les errements
de passants gangrenés par l'ataraxie.

Des voix en papier froissé s'accumulent,
collection inutile d'origamis abandonnés
dans des hygiaphones aux parois déchirées.

Sous les ombres aberrantes des duperies,
les ignorants vomissent leurs certitudes
en gerbes de confettis aux nuances exsangues.

Juste quelques éclaboussures indélicates
sur des costumes trois pièces flamboyants,
juste quelques insignifiantes escarbilles
échouées sur la toile des parachutes dorés.

La chute des nervis impotents peut continuer.
DouceMENT, ils tombent vers le grand incendie,
ridicules pantins d'une démocratie ravagée.

Les hommes-boulons

Dans la machinerie du grand Tout,
les rouages ne cessent de tourner.
Pas un seul bruit, juste le silence.
Superbe mécanique déshumanisée
aux engrenages luisants de douleurs.
Les hommes-boulons s'affairent,
arrimés au grand moteur du profit.
Tandis que dévissent les humanités,
ils vivent leurs jours sans fin,
les serrant à en éclater le vernis.
Chevillés au vide,
les quotidiens s'écoulent ;
les petits riens s'écroulent.
Sous le tournevis délétère du rendement,
les écrous-papillons battent de l'âme.
Les ressources humaines s'empilent
dans un triste cimetière profané
par des actionnaires au cortex amidonné.
Dans la machinerie du grand Tout,
tourbillonnent les hommes-boulons.

Le bac à sable

Les cravates dansent sur le tissu des chemises
Bavoires sur lesquels dégoulinent les hypocrisies
Dans l'open space défilent les ronds de jambe
Les scènes trépassent et les actes s'effacent

Des langues lapent l'auge des cochons du jour
Des gueules d'ange se pavangent
Les groins fouillent la boue de la médisance
Des gueules cassées se défilent

Jeux de bac à sable pour adultes oxydés
Des seaux à remplir de primes frelatées
Des râteaux pour ramasser ses frustrations
Des pelles pour tenter de creuser son sillon

Blessure saline

Elle dépose des éclats de sel sur ses blessures intimes.
Souvent la nuit, elle pleure sur la courbe brisée des astres.
De ses mains si petites, elle caresse ses seins flétris,
Le souffle de ses amants a expiré depuis longtemps.
Des rubis coulent dans les veines de ses souvenirs,
Charriés par les flots incessants de ses désillusions.

Elle dépose des éclats de sel sur ses blessures intimes.
Les chairs à vif de son existence hurlent leur douleur.
Des crevasses béantes soulignent un trop-plein de vide.
Le squelette de son enfance est figé dans une glaise durcie.
Sur l'autel de ses jours, elle trépane Jadis et Antan,
Ces enfants assassins éjectés de la matrice du Temps.

Elle dépose des éclats de sel sur ses blessures intimes.
Fatiguée, elle s'allonge sur son lit tout de draps de flanelle.
Ses yeux se tournent vers la fenêtre ouverte sur la nuit.
Son regard usé capture le rebond égaré d'une étoile
Pour y accrocher un fil argenté tressé dans ses souffrances,
Pour enfin hisser son âme décharnée vers d'autres horizons.

Les chardons carbonisés

Sous les palmiers colériques, des chiens fous hurlent.
Des poussières sanglantes s'accrochent à leurs pelages.
Sur le sable, les pages moribondes d'un livre saint s'effritent.
L'éclat rutilant des crocs immaculés déchire les derniers iris,
Gravant le nom d'un triste prophète sur l'écorce de la haine.
Tout d'acier, ils éventrent les dernières étoiles moribondes
Tandis que le ciel pleure des chardons carbonisés.

Mots en sursis

Des visages se voilent derrière le tissu du silence
Regards sans âge qui dévisagent derrière la toile
Des mots éclatent en autant d'armes à fragmentation
Ces mots qui ne sont plus que maux en fermentation
La foule égarée se cogne contre ses murs de solitude
Des syllabes s'abîment dans un silence martyrisé
À trop hurler, une bouche se déchire dans l'oubli
Les mômes de ce siècle lézardé ne s'amuse plus
Leurs coffres à jouets sont vides et poussiéreux
Agenouillés, ils pleurent sur l'épithaphe de leur vie
Extraire un jour du diadème d'un temps en ruine
Sublimier la réalité pour graver un ultime sursis